

*Florence, reprise* de Dominique Garand

Anne Élane Cliche

---

Number 257, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83612ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Cliche, A. É. (2016). Review of [*Florence, reprise* de Dominique Garand]. *Spirale*, (257), 73–74.

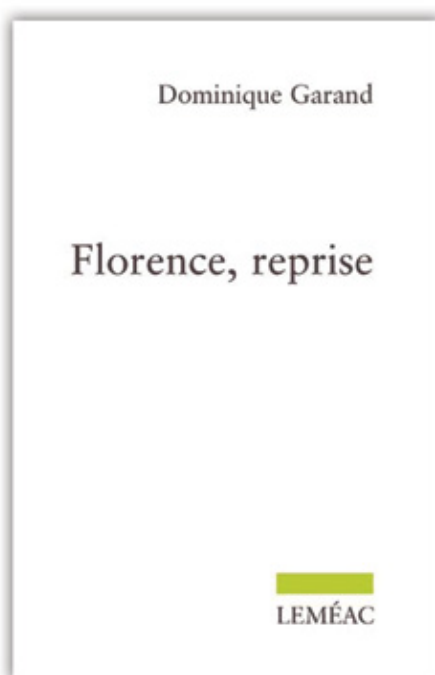
# D'où viennent les romans ?

Par Anne Élane Cliche

## FLORENCE, REPRISE

de Dominique Garand

Leméac Éditeur, 2015, 386 p.



Tout repose ici sur la répétition. Non pas celle qui ressasse et s'abolit dans le retour de l'identique, mais celle qui, impossible à accomplir, n'en finit pas de produire un déplacement, un décalage, une invention, autant dire une retrouvaille qui est en fait une manière de transformer une stase, voire une extase, en histoire. Au commencement est le pacte. L'historien et professeur à la retraite Pierre Maureault a décidé de se payer un scribe qu'il chargera de recueillir et de transcrire sa parole au fil de rencontres ponctuelles programmées dans le temps et dans l'espace. Le jeune étudiant Roman Nique Gaddi - dont le nom-

anagramme ne trompe personne, et fait par ailleurs le bonheur de l'historien en mal d'écriture - sera élu parmi d'autres candidats ayant répondu à une petite annonce. Pendant près d'une année, et suivant un parcours - dont il faudrait analyser le sens secret - qui les fait se rencontrer dans un lieu toujours différent et toujours signifiant de la ville de Montréal, Maureault raconte au jeune homme, manifestement séduit par celui qui déverse en son oreille volutes et spirales analytico-pédagogiques, sa liaison avec une jeune femme italienne dont il ne s'est jamais remis. Roman restera à la fin - qui est le commencement du livre - le seul dépositaire de cette éducation sentimentale qui n'est pas celle que l'on croit lire, mais bien plutôt celle-là même que produisent ces rencontres.

L'éducation est aussi littéraire puisque Maureault se déleste d'un passé, si ce n'est d'un fantasme ou d'un rêve, qui l'empêche d'aimer, en le racontant à un jeune homme qui lui ressemble et ne s'appelle pas Roman pour des prunes. Il s'agit pour Maureault de « *conduire son histoire à son point d'aboutissement* » dans le but d'« *extraire du vécu l'essence évanouie de la vie, son principe* ». Cette extraction, on le suppose, sera l'œuvre de Roman. Tout ce que nous saurons de ce dernier est que, arrivé à Montréal depuis

peu, il descend d'une famille florentine et accepte d'écrire contre rémunération, à partir de ses notes et d'un ensemble de documents, l'histoire d'amour d'un autre dont il a capté la parole qu'il nous livre au présent. Voilà bien la stratégie narrative qui donne à ce roman son statut particulier. Qui parle ici ? Maureault-Gaddi dont on peine par endroits à distinguer les voix. Mais on entend surtout ce que la catharsis opère dans cet art de l'interlocution qui met l'obsession et la fixation amoureuse au registre d'une narration à la fois en cours et à venir. Sorte de principe qui consiste à raconter l'aventure en en suspendant jusqu'au bout l'accomplissement, suivant ce que j'appellerais une « structure bovarienne » qui déploie en permanence l'écran du fantasme. Le retardement qui caractérise l'intrigue a pour effet de donner corps textuel au désir ; principe hystérique d'insatisfaction transformé ici en art du roman... sentimental. On ne s'appelle pas non plus Maureault pour des prunes.

Si la belle Chiara sera, par ce travail de la parole qui met le destinataire premier en situation d'« homme entretenu », peu à peu désinvestie de ses pouvoirs inhibiteurs, ce n'est pas parce que Maureault parvient à démystifier ses charmes ni à renverser sa transcendance lumineuse en un corps commun.

Au contraire ! Pierre Maureault, à travers Roman, nous transmet petit à petit l'indépassable de cet amour dont il recompose chaque étape si ce n'est, illusoirement, chaque parole. Mais ce qui s'accomplit est précisément un déplacement ; non pas une destitution, mais une sublimation qui passe par la reprise charnelle de ce qui fut le cadre de cet envoûtement et qui a nom Florence. Oui, Florence est reprise, reconquise, elle fait retour dans ce livre où on la traverse de rues en palais, en façades, en places, qui finissent par occuper la narration transfigurée en essai, commentaire esthétique, guide de voyage ; métamorphoses de plus en plus prégnantes qui donnent aux gestes et aux paroles de Chiara leur texture d'œuvre d'art - dont un Swann ne pouvait lui non plus se passer pour aimer.

Mais dans le roman de Roman, qui est aussi celui de Dominique Garand,

l'expérience artistique fonctionne à rebours du dilettantisme de Swann et du bovarisme de Maureault. Si l'art a permis autrefois de donner aux objets du monde profane leur valeur par ressemblance et association, si Chiara ressemble aux madones florentines de la Renaissance, et si telle conversation qui eut lieu dans une fête avait pris son sens d'un tableau de Taddeo Gaddi ou d'un film de Pasolini, *reprendre* Florence consiste à déployer la texture de ce fantasme pour le traverser. C'est ainsi que le scribe comprendra à la fin sa jouissance qui aura été la plus pure : celle de raconter. Quant à Maureault, le voilà libre de cet amour comme du livre dont il ne sera plus qu'un personnage fictif.

D'où viennent les romans ? De cette étrange certitude que soi-même est toujours un autre, et qu'écrire, ce n'est pas raconter sa vie, mais se désenvoûter d'une histoire qu'on croyait sienne, en la déplaçant

pour la perdre. Dans ce roman de Dominique Garand, il y a des effets de miroirs, de séduction, d'exhibition, des agressions élégantes dont le pacte narratif est pour ainsi dire « garant ». Et c'est dans ce registre ouvert à toutes les perversions que se réalise pourtant un travail rigoureux sur la transmission de l'Histoire ; celle des zouaves pontificaux partis du Québec pour aller défendre le Saint-Siège contre les armées de Garibaldi, celle du Québec dont la toponymie montréalaise constitue un récit sous-jacent à l'autre histoire, celle de Florence que nous parcourons par bonds suivant les promenades du jeune Pierre Maureault lancé sur les traces de son désir.

*Florence, reprise* est un roman que je ne saurais raconter autrement. Il faut y entrer pour s'y perdre, dans une fête de la parole, un amour de la langue et des langues qui prend les corps aux mots. Et c'est un roman drôle. ■



**LIBRAIRIE  
CARCAJOU**



401 BOUL. LABELLE  
ROSEMÈRE, QUÉBEC  
(450)437-0690

3100 BOUL. CONCORDE E.  
LAVAL, QUÉBEC  
(450)661-8550

[WWW.LIBRAIRIECARCAJOU.COM](http://WWW.LIBRAIRIECARCAJOU.COM)

ILLUSTRATION: MATHIEU POTVIN